

Pierre Bayle (1730)

Article

« **Hobbes** »

in

Dictionnaire historique et critique

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Bayle (1730)

Article « **Hobbes** ».

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE

4e édition, Tome Second (C-I). Amsterdam et Leyde 1730

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft
Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 8 mars 2002 à Chicoutimi, Québec.



Pierre BAYLE (1730)

Article **HOBBS**

in

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE

4e édition
Tome Second (C-I)
Amsterdam et Leyde 1730

[Retour à la table des matières](#)

HOBBS (Thomas), l'un des plus grands esprits du XVII^e siècle, naquit à Malmesbury en Angleterre le 5 avril 1588 (A). Il avait fait de grands progrès dans les langues (B), lorsqu'à l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Oxford où il étudia pendant cinq années la philosophie d'Aristote. Il entra ensuite chez Guillaume Cavendish, qui peu après, obtint le titre de comte de Devonshire, il y entra, dis-je, pour être le gouverneur de son fils aîné. Il voyagea en France et en Italie avec son disciple; et s'étant aperçu qu'il ne se souvenait guère ni de son grec ni de son latin, et que la philosophie d'Aristote, dans laquelle il avait fait beaucoup de progrès, était méprisée des plus sages têtes, il s'appliqua tout entier aux belles Lettres, dès qu'il fut de retour en son pays. Thucydide lui ayant paru préférable à tous les Historiens grecs, il le traduisit en anglais, et il publia cette traduction l'an 1628, afin de faire voir aux Anglais, dans l'histoire des Athéniens, les désordres et les confusions du Gouvernement démocratique (C). L'an 1629 il s'engagea à conduire en France un jeune seigneur anglais ^a; et il s'attacha à l'étude des mathématiques pendant ce voyage (D). L'an 1631, il entra chez la comtesse de Devonshire ^b, qui avait un fils âgé de treize ans qu'elle lui donna à instruire, et qui, trois ans après, voyagea sous sa conduite en France et en Italie. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il s'appliqua à l'étude de la physique, et surtout à examiner les causes des opérations sensitives des animaux. Il s'entretenait sur cela avec le Père Mersenne de jour en jour. Il fut rappelé en Angleterre l'an 1637: mais ayant prévu la guerre civile, dès qu'il eut fait réflexion aux choses qui se passèrent dans les premières séances du Parlement de l'an 1640, il alla chercher à Paris une retraite agréable, pour philosopher tranquillement avec le Père Mersenne, avec Gassendi, et avec quelques autres grands hommes. Il y composa le traité De Cive (E), dont il ne publia que peu d'exemplaires l'an 1642. Il enseigna les mathématiques au Prince de Galles, qui avait été contraint de se retirer en France; et il donna tout le temps qu'il avait de reste à composer son Léviathan (F), qu'il fit imprimer en Angleterre l'an 1651. Il se tenait encore à Paris. Quoiqu'il eût donné des preuves de sa foi selon le rite de l'Église anglicane (G), on ne laissa pas de le décrier auprès des évêques, et avec tant de succès, qu'il reçut ordre de ne se plus trouver chez le Roi ^c. Cela fut cause qu'il s'en retourna en Angleterre, où pour un homme d'un si grand mérite, il se tint d'une façon assez obscure chez le comte de Devonshire (H). Il retira de son état peu éclatant cet avantage, c'est qu'il eut plus de loisir pour

^a Il s'appelait Gervais Clifton. Le père de son premier disciple était mort l'an 1626, et ce disciple l'an 1628.

^b Veuve du comte de Devonshire, père de son premier disciple.

^c Voyez la remarque (F).

travailler à son livre de Corpore et à quelques autres (I) : il reçut de grands témoignages d'estime de Charles II rétabli l'an 1660 (K). Depuis ce temps-là jusqu'à sa mort il s'appliqua à ses études, et à résister aux attaques de ses adversaires, qui étaient en très grand nombre. Il conserva l'usage de son esprit jusqu'à sa dernière maladie (L), quoiqu'il ait vécu plus de quatre-vingt et onze ans. Sa longue vie a toujours été celle d'un parfaitement honnête homme. Il aimait sa patrie, il était fidèle à son Roi, bon ami, charitable, officieux. Il a néanmoins passé pour athée; mais ceux qui ont fait sa Vie soutiennent qu'il avait des opinions très orthodoxes sur la nature de Dieu (M). On a dit aussi qu'il avait peur des fantômes et des démons (N). Ils soutiennent que c'est une fable. Ils avouent de bonne foi que dans sa jeunesse, il aima un peu le vin et les femmes ^d; et que néanmoins il vécut dans le célibat, pour n'être pas détourné des études de philosophie. Il avait beaucoup plus médité que lu (O); et il ne s'était jamais soucié d'une grande bibliothèque. Il mourut le 4 décembre 1679, chez le comte de Devonshire, après une maladie de six semaines ^e.

(A) Il naquit à Malmesbury... le 5 avril 1588. Sa mère épouvantée par les bruits qu'on faisait courir de l'approche de l'armée navale des Espagnols accoucha de lui avant terme. C'est donc une chose bien surprenante qu'il ait tant vécu. Le père d'Hobbes était Ministre ¹.

(B) Il avait fait de grands progrès dans les langues. Avant que de sortir de l'école de Malmesbury pour aller à l'Académie d'Oxford, il avait traduit en vers latins la Médée d'Euripide. *Tantos autem jam adhuc in ludo literario degens in literatura tain Latina quam Graeca progressus fecit, ut Euripidis Medeam simili metro Latinis versibus éléganter expresserit* ².

(C) Les désordres et les confusions du Gouvernement démocratiques. J'ai connu des gens d'esprit qui s'étonnaient que, dans des royaumes où l'autorité du Prince n'a guère de bornes, on permît aux instructeurs de la jeunesse de se servir des livres des anciens Grecs et Romains, où l'on trouve tant d'exemples de l'amour de la liberté, et tant de maximes anti-monarchiques. Mais cela n'est pas plus surprenant que de voir que les États Républicains souffrent que leurs professeurs en droit expliquent le Code et le Digeste, où il y a tant de principes qui supposent l'autorité suprême et inviolable de l'Empereur. Voilà donc deux choses qui semblent également surprenantes, et qui au fond ne doivent surprendre personne; car mettant à part plusieurs raisons que l'on pourrait alléguer, ne peut-on pas dire que les mêmes ouvrages qui contiennent le

^d AEtate adhuc intra juventutis terminas constante (liceat verum fateri) nec abstemius fuit, nec [en grec dans le texte]. Vita Hobbesii, page 104.

^e Tiré de sa vie, imprimée l'an 1682.

¹ Vita Hobbesii, page 32.

² Idem, page 33.

poison ou par rapport aux monarques, ou par rapport aux républiques, contiennent aussi l'antidote ? Si vous voyez d'une part les grandes maximes de la liberté, et les beaux exemples du courage avec lequel on l'a maintenue, ou recouvrée; vous voyez de l'autre les factions, les séditions, les bizarreries tumultueuses, qui ont troublé, et enfin ruiné ce nombre infini de petits États, qui se montrèrent si ennemis de la tyrannie dans l'ancienne Grèce. Ne semble-t-il pas que ce tableau soit une leçon bien capable de désabuser ceux qui s'effarouchent de la seule idée de monarchie ? Hobbes le croyait ¹, puisqu'il publia dans cette vue la version d'un historien d'Athènes. Tournez la médaille, vous trouverez que ce tableau sera propre à donner une instruction bien différente de celle-là, et à fortifier l'horreur pour la monarchie: car d'où vient, demandera-t-on, que les Grecs et les Romains ont mieux aimé être exposés à ces confusions, que de vivre sous un monarque ? Cela ne vient-il point de la dure condition où les tyrans les avaient réduits ? Et ne faut-il pas qu'un mal soit bien rude, bien insupportable, bien déplorable, lorsqu'on veut s'en délivrer à un si haut prix ? Il est certain que la description que l'histoire nous a conservée de la conduite qu'ont tenue plusieurs monarques, donne de l'horreur, et fait dresser les cheveux. Ne m'objectez point qu'ordinairement parlant on a causé plus de désordres par les conspirations qui ont fait cesser la tyrannie, qu'il n'y en eût eu dans la patience. Ne me représentez point ce que j'ai dit ci-dessus dans l'article d'HIERON II ². Les Syracusains, qui avaient joui d'un très grand bonheur sous le long règne de ce Prince, perdirent bientôt patience sous son successeur qui se gouvernait tyranniquement. Ils le tuèrent qu'il ne faisait que commencer la deuxième année de son règne; et peu après, ils firent mourir les deux filles d'Hiéron, et ses trois petites-filles. De ces cinq dames, il y en avait trois contre qui on n'avait aucune plainte à former et qui s'étaient réfugiées, pour ainsi dire, au pied des autels. N'était-ce pas ôter une tyrannie pour en établir une plus grande ³ ? Tite Live ⁴ a-t-il tort de remarquer, à ce sujet-là, que le peuple est incapable de se tenir dans la médiocrité, humble jusqu'à la bassesse quand il obéit, insolent au dernier point quand il commande ? Le massacre de ces cinq Dames ne fut point l'action de quelques particuliers sans aveu: il fut commandé par le sénat et par le peuple de Syracuse; et cela lorsque la mémoire d'Hiéron était encore toute fraîche; Prince qu'ils avaient aimé si tendrement et si justement. L'iniquité de leur barbare Décret fut si visible, qu'ils la connurent bientôt; ils le révoquèrent; mais cela ne servit de rien; il était déjà exécuté. Tandem vulneribus confectae, cum omnia replerent sanguine, exanimes corruerunt, eademque per se miserabilem, miserabiliorum casus fecit; quod paulo post nuntius venit, mutatis repente ad misericordiam animis, ne interficerentur. Ira deinde ex misericordia orta, quod adeo festinatum ad supplicium, neque locus poenitendi aut regressus ab ira relictus esset. Itaque fremere multitudo ⁵. Les factions ne finirent point par l'expiration entière de la famille royale; elles s'accrurent de jour en jour, et renversèrent en peu de temps la liberté et la souveraineté de la patrie. Elles

¹ Voyez la remarque (O) de l'Article de PERICLES.

² Remarque (E), page 1467 du Dictionnaire.

³ Ne tyrannos ulciscendo, quae odissent scelera ipsi imitarentur. T. Livius. Libr. XXIV, page 393. C'est ce qu'Heraclea fille d'Hiéron représentait à ses meurtriers.

⁴ Voyez ses paroles ci-dessus Citation (21) de l'Article HIERON II.

⁵ Titus Livius, Libr. XXIV, page 393.

opposèrent mal à propos Syracuse à l'inimitié des Romains, qui l'assiégèrent, et la subjuguèrent. Silius Italicus décrit assez bien le chaos où cette ville tomba, après avoir fait mourir le tyran Hierôme et ses parentes. Ce fut un chaos dont les Romains surent tirer une conquête fameuse. La discorde de la ville les encouragea à l'assiéger.

Sœvos namque pati fastus, juvenemque cruento
 Flagrantem luxu, et miscentem turpia duris,
 Haud ultra faciles, quos ira metusque coquebat
 Jurati obtruncant, nec jam modus ensibus, addunt
 Fœmineam caedem, atque insontum rapta sororum
 Corpora prosternunt ferro, nova saevit in armis
 Libertas, jactatque jugum : pars Punica castra,
 Pars Italos et nota volunt: nec turba furentum
 Desit, quæ neutro sociari fœdere malit ¹.

Représentez tout ceci tant que vous voudrez, vous n'en ferez point un bon argument auprès des personnes préoccupées contre la monarchie; on vous répondra que de cela même qu'on ne peut remédier à ses désordres que par des maux si affreux, vous devez conclure qu'elle est un grand mal.

(D) Il s'attacha à l'étude des mathématiques pendant ce voyage. C'est dommage qu'il ait attendu si longtemps à s'y appliquer ²: il avait plus de quarante ans lorsqu'il commença cette étude et c'est ce qui a été cause qu'il n'a pu s'y perfectionner autant qu'il eût été nécessaire, pour ne donner pas de prise à ses critiques. Sa destinée a été semblable à celle de Scaliger. Au reste, il connut parfaitement pourquoi il faut étudier les mathématiques: ce n'est pas afin de connaître les propriétés des angles, ou des nombres, ou des lignes, ou des superficies; mais afin d'accoutumer son esprit à une solide méthode de raisonner et de prouver. Euclidi operam dare cœpit, non tom demonstrationum materia allectus, quam perspicuitate, certitudine, et indivisa rationum serie delectatus. Non enim Mathematicas artes admiratus est vir perspicacissimus, ob laterum et angulorum affectiones, aut numerorum, linearum, superficierum, corporumve mutuas inter se proportiones (de homogeneis intelligo quantitibus) subtiliter indicatas; quippe istiusmodi omnia a communi vita remotiora facile animadvertit; licet ad praxin relata usus non adeo contemnendi; sed quod methodo ipsis propria intellectus ad rerum cognitionem optime duceretur, atque difficilia inveniendi, vera asserendi, falsa redarguendi certissima ratione imbueretur ³.

¹ Sil. Italicus, Libr. XIV, page 589.

² Dolendum nobile hoc ingenium eodem quo et magnum Scaligerum infortunio laborasse, quod Mathematicis studiis... serius paulo animum adjecit. Vita Hobbes. page 40.

³ Ibid. page 39.

(E) Il composa à Paris le traité De Cive. Il en fit une édition de peu d'exemplaires à Paris l'an 1642. Il la revit peu après et il l'augmenta de la manière que cet ouvrage a paru dans l'édition d'Amsterdam en 1647. Ce fut Sorbière qui procura cette seconde édition. Il fit plus; car il traduisit ce livre en français et le publia en cette langue ¹. Hobbes se fit beaucoup d'ennemis par cet ouvrage; mais il fit avouer aux plus clairvoyants qu'on n'avait jamais si bien pénétré les fondements de la politique. Je ne doute point qu'il n'ait outré plusieurs choses; cela est ordinaire à ceux qui écrivent pour combattre un parti contre lequel ils ont conçu beaucoup d'aversion. Hobbes était indigné contre les principes des parlementaires ²: leur conduite était cause qu'il vivait hors de sa patrie, et il apprenait tous les jours dans le lieu de son exil, que leur rébellion triomphait de l'autorité royale. Il passa dans une autre extrémité: il enseigna que l'autorité des rois ne devait point avoir de bornes; et qu'en particulier l'extérieur de la religion, comme la cause la plus féconde des guerres civiles, devait dépendre de leur volonté. Il y a des gens qui croient qu'à ne considérer que la théorie, son système est très bien lié, et très conforme aux idées qu'on se peut former d'un État bien affermi contre les troubles. Mais, parce que les plus justes idées sont sujettes à mille inconvénients, quand on les veut réduire en pratique, c'est-à-dire, quand on les veut commettre avec une horrible cohue de passions qui règne parmi les hommes, il n'a pas été mal aisé d'apercevoir bien des défauts dans le système politique de cet auteur. Il pouvait répondre que le système opposé enferme, même dans la théorie, un principe nécessaire de confusion et de rébellion. Quoi qu'il en soit, on prétend que l'amour de la patrie lui inspira le dessein de cet ouvrage, et qu'il eut en vue de désabuser sa nation des faux principes, qui y produisaient un mépris horrible de l'autorité royale. Grassante interim per Angliam civili bello, Hobbius pro summo in patriam amore, quod bonum et fidelem subditum maxime decuit; populares suos sanioribus quam quae hactenus obtinuerant principiis imbuere, exacerbatos hominum animos ad pacis et concordiae rationes revocare, et in summæ potestatis obsequium addictiores præstare annisus est. Quare reliquis posthabitis studiis, quantum ipsi suppetiit temporis Politicæ scientiæ impendens, Librum De Cive (cujus pauca dun taxat Exemplaria Parisiis 1642, evulgaverat) revisit, et notis utilibus adauxit, in quo subditorum contra summum imperatorem conjurationes rebellionesque, et immunes illas de principe regnis vitæ exuendo opiniones penitus damnavit: potestati Civili Jura ab Ecclesiasticis caliginosorum temporum beneficio prærepta restituit, et diram sectariorum hydram, effrœnem nempe conscientiae libertatem, heroico ausu perdomuit ³. On ne sera pas fâché, je m'assure, de trouver ici le jugement de M. Descartes sur cet ouvrage de Hobbes. Je juge, dit-il ⁴, que l'auteur du livre De Cive est le même que celui qui a fait les Troisièmes Objections contre mes Méditations ⁵. Je le trouve beaucoup plus habile en morale, qu'en métaphysique, ni en physique : quoique je ne

¹ À Amsterdam, 1649.

² Tum pro sua in Regem officio atque obsequio, tum pro decumano quo semper in Democraticos odio labaravit, libellum scripsit juris regii asserendi gratia, qui postea in librum de Cive, et tandem in Leviathan excrevit. Vita Hobbesii, page 45

³ Vita Hobbesii, page 45.

⁴ Tome III des Lettres, page 104, cité par Baillet, Vie de Descartes, Tome II, page 174.

⁵ Il ne se trompait point.

puisse nullement approuver ses principes ni ses maximes, qui sont très mauvaises et très dangereuses, en ce qu'il suppose tous les hommes méchants, ou qu'il leur donne sujet de l'être. Tout son but est d'écrire en faveur de la monarchie: ce qu'on pourrait faire plus avantageusement qu'il n'a fait, en prenant des maximes plus vertueuses et plus solides. Il écrit aussi fort au désavantage de l'Église, et de la religion romaine; de sorte que s'il n'est particulièrement appuyé de quelque faveur fort puissante, je ne vois pas comment il peut exempter son livre d'être censuré. M. Descartes a raison de désapprouver qu'on suppose tous les hommes méchants; et cela me fait souvenir que Montaigne, tout éclairé qu'il était sur les défauts du genre humain, ne trouve pas bon que Guichardin attribue à de méchants motifs toutes les actions qu'il rapporte dans son Histoire ¹. Il est sûr qu'il y a des gens qui se conduisent par les idées de l'honnêteté, et par le désir de la belle gloire, et que la plupart des hommes ne sont que médiocrement méchants. Cette médiocrité suffit, je l'avoue, à faire que le train des choses humaines soit rempli d'iniquités, et imprimé presque partout des traces de la corruption du cœur; mais ce serait bien pis ², si le plus grand nombre des hommes n'était capable de réprimer en plusieurs rencontres ses mauvaises inclinations, par la crainte du déshonneur, au par l'espérance des louanges. Or c'est une preuve que la corruption n'est point montée au plus haut degré. je ne considère point ici les bons effets de la vraie religion; je regarde l'homme en général.

Quant aux inconvénients qui pourraient naître des suppositions de Hobbes mises en pratique, je le dis encore un coup, ce n'est pas l'endroit par où il les faut combattre; car le système opposé n'a-t-il pas dans la pratique plusieurs grands inconvénients ? Qu'on fasse ce qu'on voudra, qu'on bâtisse des systèmes meilleurs que La République de Platon, que L'Utopie de Morus, que La République du Soleil de Campanella, etc.: toutes ces belles idées se trouveraient courtes et défectueuses, dès qu'on les voudrait réduire en pratique. Les passions des hommes, qui naissent les unes des autres dans une variété prodigieuse, ruineraient bientôt les espérances qu'on aurait conçues de ces beaux systèmes. Voyez ce qui arrive quand les mathématiciens veulent appliquer à la matière leurs spéculations, touchant les points et les lignes. Ils font tout ce qu'ils veulent de leurs lignes, et de leurs superficies; c'est une pure idée de notre esprit; elle se laisse dépouiller autant qu'il nous plaît de ses dimensions, et c'est pour cela que nous démontrons les plus belles choses du monde sur la nature du cercle, et sur la divisibilité infinie du continu. Mais tout cela se trouve court quand on l'applique à la matière qui existe hors de notre esprit; matière dure et impénétrable. Voilà une image des passions humaines, comparées aux spéculations d'un homme qui se forme les idées d'un Gouvernement parfait. Vous trouverez une critique bien forte du système politique de Hobbes dans l'auteur que je cite ³.

¹ Voyez la Remarque (E) de l'Article GUICHARDIN.

² Ce qui fait en plusieurs rencontres que l'innocence n'est pas opprimée et la médiocrité dont je parle ici. Voyez ci-dessus la Remarque (A) de l'Article EDOUARD IV vers la fin.

³ Galeottus Galeatius Karlsbergius, apud Deckherum de Scriptis Adespotis, page 328.

(F) Il donna tout le temps qu'il avait de reste à composer son *Leviathan*. Il désigne le corps politique sous le nom de cette bête. Les théologiens de l'Église anglicane, qui étaient en France auprès de Charles II, crièrent beaucoup contre cet ouvrage, et dirent qu'il contenait plusieurs impiétés, et que l'auteur n'était point du parti royal ¹. Leurs plaintes furent écoutées. Hobbes reçut ordre de ne venir plus à la Cour; et comme il avait irrité extrêmement les papistes, il ne crut point qu'il fit bon pour lui en France, depuis que la protection du roi d'Angleterre lui manquait. Hoc tanto praesidio orbatus Hobbius, Romanae Ecclesiae, Spiritualis Monarchiae satellitum metu correptus est, quorum odium implacabile sese merito incurrisse senserat, ob detectas in Leviathane Ecclesiasticorum technas, regni tenebrarum dolos, Pontificis Romani potestatem malis artibus occupatam, qua in civilis Potestatis jura involando, qua simplici ac impertitae plebeculae sanctis praestigiis illudendo; quare Parisiis se minus tutum judicans, media Hyemis tempestate aufugiens, in patriam se contulit ². Il traduisit son *Léviathan* en latin, et le fit imprimer avec un Appendice l'an 1668 ³. Dix ans après, - on l'a imprimé en flamand. Le précis de cet ouvrage est que, sans la paix il n'y a point de sûreté dans un État, et que la paix ne peut subsister sans le commandement, ni le commandement sans les armes; et que les armes ne valent rien si elles ne sont mises entre les mains d'une personne; et que la crainte des armes ne peut point porter à la paix ceux qui sont poussés à se battre par un mal plus terrible que la mort, c'est-à-dire par les dissensions sur des choses nécessaires au salut. Ejus autem summa haec fuit, sine Pace impossibilem esse incolumitatem, sine Imperio Pacem, sine Armis Imperium, sine opibus in unam manum collatis nihil valere Arma, neque metu Armorum quicquam ad pacem profici posse in illis, quos ad pugnandum concitat malum morte magis formidandum; nempe dum consensum non sit de iis rebus, quae ad salutem aeternam necessariae creduntur, pacem inter cives, non posse esse diuturnam ⁴. On a fort écrit contre ce *Léviathan*, principalement en Angleterre ⁵.

(G) Il avait donné des preuves de sa foi selon le rite de l'Église anglicane. Étant fort malade auprès de Paris, il reçut une visite du Père Mersenne, qui avait été averti de ne pas le laisser mourir hors du giron de l'Église. Ce bon Père s'assit auprès du malade, et après les préambules ordinaires de consolation, il se mit à discourir sur la puissance qu'avait l'Église romaine de pardonner les péchés: Mon Père, lui répondit Hobbes, j'ai examiné depuis longtemps toutes ces choses, il me fâcherait d'en disputer présentement, vous me pouvez entretenir d'une manière plus agréable. Quand avez-vous vu M. Gassendi? Le bon moine comprit bien ce que cela voulait dire, et

¹ Hobbium tanquam partibus regiis minus addictum, tum ut novarum impiarumque in religione opinionum authorem criminabantur. Vita Hobbesii, page 61.

² Ibid., page 62.

³ À Amsterdam, chez Jean Blaeü, avec ses autres Œuvres philosophiques, en 2 volumes in-4°. Il n'avait pu obtenir en Angleterre la permission d'imprimer. Ibid., page 70.

⁴ Ibid., page 45.

⁵ La liste des écrits publiés contre le *Léviathan*, et les autres Oeuvres de Hobbes, se voit à la fin de sa Vie.

détourna la conversation sur d'autres matières ¹. Le Docteur Cosin ² peu de jours après s'offrit à prier Dieu avec Hobbes, qui s'y accorda pourvu qu'on fit les prières de l'Église anglicane ³. Après les prières, il reçut le viatique. Cum non amplius cuiquam relicus est fucum faciendi locus, eo momento se Religioni patrii legibus stabilitae addictissimum ostendit, et precibus juxta Ecclesiae Anglicanae ritus praemissis supremum Viaticum recepit ⁴. Étant retourné en Angleterre l'an 1651, il trouva les Temples occupés par des séditieux, disait-il, qui n'avaient nulle liturgie, et il fut trois mois sans savoir avec qui communier. Concionantes quidem invertit in Ecclesiis, sed seditiosos; etiam preces extemporarias, et illas audaces, et nonnunquam blasphemias, Symbolum autem fidei nullum, Decalogum nullum; adeo ut per tres primos menses non invenerit quibuscum in sacris communicare potuerit ⁵. Mais au bout de trois mois, on le mena dans une Assemblée où la Cène se célébrait selon l'Église anglicane, et il y communia. L'auteur de sa vie fait remarquer que c'était un signe de l'attachement de Hobbes au parti épiscopal, et de la sincérité de son christianisme, puisque alors personne n'était contraint de s'agréger à aucune communion particulière. Alterum signum erat non modo hominis partium Episcopaliū, sed etiam Christiani sinceri; nom illo tempore ad Ecclesiam quamcumque legibus aut metu cogebatur nemo ⁶.

(H) Il se tint d'une façon assez obscure chez le comte de Devonshire. Ce n'est pas qu'il n'eût de puissants amis; mais comme il avait de grands ennemis, tout ce qu'on put faire pour lui fut de l'empêcher d'être opprimé. Ainsi son état fut un effet de l'équilibre de l'amitié et de la haine qu'on avait pour lui ⁷. Il passa le reste de ses jours chez le comte de Devonshire.

(I) Il travailla à son livre De Corpore, et à quelques autres. Ce livre sortit de dessous la presse à Londres l'an 1655 sous le titre de Elementorum Philosophiae, Sectio prima: de Corpore. L'année suivante Hobbes publia Praelectiones sex ad Professores Savilianos. Son livre De Homine, sive Elementorum Philosophia Sectio secunda, fut imprimé à Londres l'an 1658. Ses Questiones de Libertate, Necessitate, et Casu, contra Doctorem Bramhallum Episcopum Derriensem, furent imprimées dans la même ville l'an 1656. Il eut une dispute sur la même matière avec Benjamin Laney, évêque d'Ely, laquelle il ne publia qu'en 1676 ⁸. Le Docteur Wallis, professeur

¹ Vita Hobbesii, page 20.

² Il a été évêque de Dunelme.

³ Obtulit se illi comprecatorem ad Deum. Cui ille cum gratias reddidisset, ita (inquit) si precibus praeiveris juxta ritum Ecclesiae nostrae, Ibidem.

⁴ Ibid., page 59.

⁵ Ibid., page 21.

⁶ Ibid.

⁷ Stantem inter amicos et inimicos quasi in aequilibris, fecerunt illi ne ob doctrinam opprimeretur, hi ne augetur. Vita Hobbesii, page 22.

⁸ Ibid., page 99 .

en mathématique à Oxford, ayant publié son *Elenchus Geometriae Hobbianaë* l'an 1655, fit naître une guerre qui a duré jusqu'à la mort de Hobbes, et où il y a eu bien des injures répandues. *Diurni illius belli Mathematici classicum cecinit, quod acerrimo Marte, adhibitis quadra et circino intervalantibus nonnunquam acutissimis convitiorum telis, utrinque gestum, vicennium et amplius perduravit, nec tandem nisi Hobbiana morte conquitevit*¹. Sorbière a parlé de cette dispute².

(K) Il reçut de grands témoignages d'estime de Charles II. Hobbes quitta la campagne pour venir à Londres, dès qu'il sut l'arrivée du Roi. Ce Prince passant en carrosse devant la maison où Hobbes logeait, l'aperçut, et le fit venir. Il lui donna sa main à baiser, et lui demanda des nouvelles de son état, et de sa santé. Quelque temps après il lui donna une audience particulière, l'assura de son affection, et lui promit un facile accès³. Il fit faire le portrait de Hobbes par un peintre fort habile, et le mit dans son cabinet⁴. Ce qu'il y eut de plus réel dans les marques de son affection, c'est qu'il gratifia Hobbes d'une pension annuelle⁵ de cent Jacobus⁶.

(L) Il conserva l'usage de son esprit jusqu'à sa dernière maladie. Non seulement il eut la force de cultiver les mathématiques, ayant passé l'âge de quatre-vingt-six ans, mais aussi de faire de très longs poèmes. *Quod autem inter rara fœlicitatis exempla numerandum est, summo ingenii vigore et sensibus integris ad obitum usque in Philosophia et Mathesi se assiduo exercitavit, et quod magis mirum, Poësin exercuit, qua propriis animi conceptibus exprimendis, qua aliorum transferendis*⁷. Il traduisit en vers anglais quelques livres de l'Odyssée l'an 1674, et parce que cet essai eut l'approbation des savants, il publia une semblable version de l'Iliade et de toute l'Odyssée peu après, avec une Dissertation des vertus du poème héroïque⁸.

(M) Ceux qui ont fait sa Vie soutiennent qu'il avait des opinions très orthodoxes sur la nature de Dieu. De toutes les vertus morales il n'y avait guère que la religion qui fût une matière problématique dans la personne de Hobbes. Il était franc⁹, civil, communicatif de ce qu'il savait¹⁰, bon ami, bon parent, charitable envers les

¹ Ibid. pages 64, 65.

² Sorbière, Relation d'Anglet., page 78 Édition de Hollande.

³ Vita Hobbessii, page 66.

⁴ Ibid., pages 28 et 103. Voyez Sorbière, Relation d'Anglet., page 79.

⁵ Vita Hobbessii, page 53.

⁶ Sorbière, Relatation d'Angleterre, page 79.

⁷ Vita Hobbessii, pages 98, 99.

⁸ Ibid., page 99.

⁹ Ibid., pages 30, et 111.

¹⁰ Ibid., page 111.

¹¹ Ibid., page 108.

grand observateur de l'équité ¹, et il ne se souciait nullement d'amasser du bien ². Cette dernière qualité est un préjugé favorable pour sa bonne vie; car il n'y a point de source d'où sortent plus de mauvaises actions que de l'avarice. Ainsi, quand on connaissait Hobbes, on n'avait que faire de demander s'il estimait, et s'il aimait la vertu; mais on pouvait être tenté de lui faire cette question :

Heus age, responde, minimum est quod scire laboro,
De Jove quid sentis ³ ?

La réponse qu'il aurait pu faire sincèrement, si l'on en croit ceux qui ont composé sa Vie, aurait été qu'il y a un Dieu qui est l'origine de toutes choses, et qu'il ne faut pas enfermer dans la sphère de notre petite raison ⁴. Il eût ajouté qu'il embrassait le christianisme, tel qu'on le trouvait établi en Angleterre selon les lois ⁵; mais qu'il avait de l'aversion pour les disputes des théologiens; qu'il estimait principalement ce qui sert à la pratique de la piété, et aux bonnes mœurs, et qu'il avait accoutumé de blâmer les prêtres qui gâtaient la simplicité de la religion, par le mélange ou d'un culte superstitieux, ou de plusieurs vaines et profanes spéculations. Quicquid autem ad pietatis exercitia, aut bonos mores conferret, plurimi fecit. Sanctius illi, et reverentius visum, de Deo credere quam scire. Sacerdotes interim inculpare solitus est, qui Christianam Religionem absolutam ac simplicem, vel superstitione macularent, vel inanibus interdum profanis speculationibus implicarent ⁶. Ils concluent que ceux qui l'accusent d'athéisme sont d'indignes calomnieux, qui ne pourraient alléguer d'autre prétexte que celui-ci peut-être, c'est qu'il avait rejeté plusieurs doctrines scolastiques, selon lesquelles on donnait à Dieu certains attributs, dont on prenait le modèle sur notre petit génie. Quare fortiter calumniati sunt, qui ipsum Atheismi reum detulerunt; quod inde forsitan profectum quia Scholasticorum aliorumque isto de grege morem rejecerat, qui otiosi in Musaeis suis sedentes, juxta imbecillum ingenio sui captum, Naturae Divinae incomperta affingunt attributa ⁷. Il est indubitable qu'il n'y a point d'accusation qui soit tombée dans un aussi grand abus, que l'accusation d'athéisme. Une infinité de petits esprits, ou de gens malins, l'intendent à tous ceux qui bornent leurs affirmations aux grandes et aux sublimes vérités d'une solide métaphysique, et aux doctrines générales de l'Écriture. On veut de plus les obliger à l'adoption de tous les Articles particuliers, que l'on a coutume de proposer mille et mille fois au peuple. Tous ceux qui osent se retirer de cette routine sont des impies, et des esprits forts, si l'on en croit certains docteurs. C'est ainsi que Monconys encourut ce mauvais blâme. Il disputait quelquefois fort librement contre

¹ Justitiae erat cum scientissimus tum tenacissimus. Ibid., page 30.

² Cum esset pecunia negligentissimus. Ibid.

³ Persius, Sat. II, Vers. 17.

⁴ Deum agnovit eumque rerum omnium originem, intra angustos tamen humana rationis cancellos nullatenus circumscribendum. Vita Hobbesii, page 105.

⁵ Religionem Christianam quatenus in Ecclesia Anglicana, resectis superstitionis ineptiis, regni legibus stabilitur, ex animo amplexus est. Ibid. page 106.

⁶ Vita Hobbesii, page 107.

⁷ Ibid.

ceux qui avilissent la grandeur de Dieu, par la conduite qu'ils lui attribuent, et par les faibles raisons qu'ils allèguent; et on lui fit l'injustice de le traiter de libertin, lui qui était pénétré d'une idée de Dieu la plus sublime qui se puisse concevoir. Lisez ce qui suit: « Cette manière agréable avec laquelle on le voyait quelquefois contredire à de certains esprits limités, qui affaiblissent par leurs preuves les vérités qu'ils veulent établir, faisait prendre à ces personnes prévenues cet effet de sa franchise, et de sa candeur, pour une mauvaise liberté. Mais la solidité de sa vertu et sa piété sincère ont éclaté partout, et il en a donné des marques que l'on verra dans ses voyages. En sa dernière maladie, il a avoué à un de ses amis, qu'il a toujours conservé dans son cœur une soumission profonde, et un respect infini pour la Divinité, dont il avait une idée plus haute que tout ce que les hommes en ont conçu. Lorsqu'il était à Alexandrie, en un temps où il semblait ne rien refuser à sa curiosité, se trouvant une nuit tout seul sur une de ces terrasses qui servent de couvert aux bâtiments du Levant, il se trouva tout à coup si occupé d'une connaissance sensible de la Divinité, qu'il passa une partie de cette nuit avec une consolation inexplicable, dans des adorations continuelles du Principe de tous les êtres ¹. »

(N) On a dit aussi qu'il avait peur des fantômes et des démons. Ses amis ont traité cela de fable. *Nec minus falso a nonnullis insimulatus est, tanquam solitudinem fugeret, spectra metuens et phantasmata, vana stultorum terculamenta, quae Philosophiae suae lumine dissipaverat* ². Mais il semble qu'ils ne nient pas qu'il n'osait demeurer seul; ils se contentent d'insinuer que c'était à cause qu'il craignait les assassins. Si sa philosophie l'exemptait de l'autre crainte, et non pas de celle-ci, elle ne l'empêchait pas d'être malheureux, et on pouvait lui appliquer une pensée d'Horace ³. Pour dire ceci en passant, ses principes de philosophie n'étaient point propres à lui ôter la crainte des apparitions d'esprits; car à raisonner conséquemment, il n'y a point de philosophes qui soient moins en droit de rejeter la magie et la diablerie, que ceux qui nient l'existence de Dieu. Mais, dit-on, Hobbes ne croyait point l'existence des esprits. Parlez mieux: il croyait qu'il n'y avait point de substances distinctes de la matière. Or comme cela ne l'empêchait point de croire qu'il n'y eût beaucoup de substances, qui veulent du mal ou du bien aux autres, et qui leur en font, il pouvait et il devait croire qu'il y a des êtres dans l'air ou ailleurs tout aussi capables de méchanceté, que les corpuscules qui forment, disait-il, toutes nos pensées dans notre cerveau. Pourquoi ces corpuscules auront-ils plus de connaissance des moyens de nuire, que ces autres êtres ? Et quelle raison y a-t-il qui prouve que ces autres êtres ignorent la manière dont il faut agir sur notre cerveau pour nous faire voir un spectre ?

Prenons la chose d'un autre biais. On serait non seulement fort téméraire, mais aussi fort extravagant, si l'on s'engageait à soutenir qu'il n'y a jamais eu d'homme qui

¹ Préface des Voyages de Monconys, page 7.

² *Vita Hobbesii*, page 106.

³ *Somnia, terrores magicos, miracula, sagas, nocturnos lemures, portentaque Thessala rides ? ... Quid te exempta juvat spinis de pluribus una ?* Horat. Epist. II, Libri II, sub. fin.

se soit imaginé qu'il voyait un spectre; et je ne crois point que les incrédules les plus opiniâtres, les plus excessifs, aient jamais soutenu cela. Tout ce qu'ils font se réduit à dire que les personnes, qui ont cru avoir été les témoins de l'apparition des esprits, avaient l'imagination blessée. On avoue donc qu'il y a certains endroits du cerveau, qui, étant affectés de telle ou de telle sorte, excitent l'image d'un objet qui n'existe point réellement hors de nous, et font que l'homme, dont le cerveau est ainsi modifié, croit voir à deux pas de lui un spectre affreux, une furie, un fantôme menaçant. Il se passe de semblables choses dans la tête des plus incrédules, ou pendant qu'ils dorment, ou pendant qu'ils sont tourmentés d'une fièvre chaude. Oseraient-ils soutenir après cela qu'il est impossible qu'un homme qui veille, et qui n'est pas en délire, reçoive en certains endroits du cerveau une impression à peu près semblable à celle qui, selon les lois de la nature, est liée avec l'apparence d'un fantôme ? S'ils sont forcés de reconnaître cette possibilité, ils ne peuvent pas répondre que jamais un spectre ne se produira devant eux, c'est-à-dire que jamais en ne dormant pas ils ne croiront voir ou un homme, ou une bête, quand ils seront seuls dans une chambre. Hobbes pouvait donc s'imaginer qu'une certaine combinaison d'atomes agités dans son cerveau l'exposerait à une telle vision, quoiqu'il fût persuadé qu'aucun ange, ni aucune âme d'homme mort, ne se mêlerait de cela. Il était peureux au dernier point, et par conséquent il avait sujet de se défier de son imagination, lorsqu'il était seul dans une chambre pendant la nuit: car malgré lui, la mémoire de ce qu'il avait lu, et ouï dire, touchant les apparitions d'esprits, se réveillait, quoiqu'il ne fût point persuadé que ces choses fussent réelles. Ces images-là, jointes à sa timidité de tempérament, lui pouvaient jouer un mauvais tour. Et il est bien certain qu'un homme aussi mécréant que lui, mais plus courageux, s'étonnerait s'il croyait voir entrer dans sa chambre quelqu'un de ceux qu'il sait être morts. Ces apparitions en songe sont fréquentes, soit qu'on croie l'immortalité de l'âme, soit qu'on ne la croie pas. Supposons qu'elles arrivassent une fois à un incrédule éveillé, comme elles lui arrivent souvent lorsqu'il dort, nous comprenons qu'il aurait peur, quoiqu'il eût bien du courage. A plus forte raison devons-nous croire qu'Hobbes en eût été bien épouvanté.

(O) Il avait beaucoup plus médité que lu. On avoue ingénument dans sa vie, que pour un homme qui a tant vécu, sa lecture était peu de chose. Il disait même que s'il avait donné à la lecture autant de temps que les autres hommes de lettres, il aurait été aussi ignorant qu'ils le sont ¹. Il considéra une autre chose qui le porta à ne faire point de cas des grandes bibliothèques: c'est que la plupart des livres sont des extraits, et des copies des autres. *Lectio ejus pro tanto aetatis decursu non magna; Authores versabat paucos, sed tamen optimos. Homerus, Virgilius, Thucydides, Euclides, illi in deliciis erant. Ingentem Librorum suppellectilem, qua superbiunt Bibliothecae, non magnificit, cum Mortales plerumque pecorum ritu antecedentium insistentes*

¹ Quin et illud saepe dicere solitus est, quod si tantum libris incubisset, quantum alii Literatis vulgo faciunt, eadem cum illis ignorantia laborasset. Vita Hobbesii, page 112.

vestigiis, vix extra tritas calles, et semitas ab ipsis quorum Tutela et Regimini subsunt, praestitutas, evagari audeant ¹.

¹ Idem, *ibid.*